

Nécrologie

Autor(en): **Bridel, P.**

Objekttyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **38 (1905)**

Heft 3-4

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

NÉCROLOGIE

La mort de **Paul Tannery**, survenue le 27 novembre 1904, à Pantin (près Paris), est une perte irréparable pour l'histoire des sciences et de la philosophie. Frère aîné de M. Jules Tannery, le distingué mathématicien qui est sous-directeur à l'École normale de Paris, Paul Tannery était né à Mantes, le 20 décembre 1843. Sorti de l'École polytechnique avec le titre d'ingénieur des tabacs, tout en exerçant les fonctions de directeur des tabacs de Lot-et-Garonne, puis celles de directeur de la manufacture de Pantin, il consacra ses loisirs à l'histoire des sciences, et surtout des mathématiques, dans l'antiquité, acquérant à cet effet une érudition philologique et critique qui lui valut bientôt une exceptionnelle autorité en ces matières.

Il a fait, durant deux ans, un cours libre à la Sorbonne sur l'histoire de l'arithmétique et remplacé pendant cinq ans au Collège de France Ch. Lévêque, pour l'histoire de la philosophie gréco-romaine. On peut deviner combien cet enseignement devait être à la fois substantiel et précis en étudiant les écrits laissés par P. Tannery.

Nous ne ferons que mentionner d'un mot les nombreux articles qu'il a fournis à divers recueils scientifiques de France et de l'étranger, la publication qu'il fit d'importants textes mathématiques inédits, tant grecs que latins et médiévaux, son édition critique de Diophante (Leipzig, 1893-95, 2 vol.), son édition des œuvres de Fermat (Paris, 1891-96, 3 vol.), son livre intitulé : *La Géométrie grecque, comment son histoire nous est parvenue et ce que nous en savons* (Paris, 1887), enfin ses *Recherches sur l'histoire de l'astronomie ancienne* (1893).

Mais il nous faut insister davantage sur les parties de son œuvre qui intéressent directement la philosophie. Signalons d'abord plusieurs articles d'histoire de la philosophie dans la *Grande en-*

cyclopédie Larousse, de nombreuses et précieuses contributions à diverses revues, notamment plusieurs articles dans celle de M. Ribot. Quelques-uns d'entre eux traitent des problèmes de philosophie mathématique (la géométrie imaginaire ou non-euclidienne, le continu, le transfini, etc.) ; les autres sont consacrés à l'histoire de la philosophie grecque. Pour ces derniers, à part ceux où Tannery traitait de Platon, ils ont parus, remaniés, dans le volume intitulé : *Pour l'histoire de la science hellène ; de Thalès à Empédocle* (Paris 1887).

Par ce remarquable ouvrage, Tannery a ouvert une voie féconde — où n'a pas tardé à le suivre M. Gaston Milhaud, — voie entièrement nouvelle pour la France, et où quelques pas seulement avait été tentés par Gust. Teichmüller, auquel notre auteur a rendu un affectueux hommage. Jusqu'ici, l'étude des penseurs de la Grèce antique avait été entre les mains d'hommes dont la culture était essentiellement littéraire ou parfois théologique, tels les Ritter, les Zeller, et bien d'autres. Avec Tannery, c'est enfin un « scientifique » de profession qui s'attaque à l'exégèse des fragments, souvent obscurs et toujours trop parcimonieux, qui nous renseignent sur le mouvement de la pensée depuis Thalès, Pythagore et Xénophane, jusqu'à l'heure où les sophistes parurent. Et du coup voici ces textes et ces hommes envisagés à un point de vue tout différent de l'ordinaire : « Les premiers penseurs grecs, écrit Tannery, sont, de par la tradition, considérés comme philosophes » ; mais, « jusqu'à Platon, les penseurs hellènes, en presque totalité, ont été, non pas des philosophes, dans le sens qu'on donne aujourd'hui à ce nom, mais des *physiologues*, comme on disait, c'est-à-dire des savants... Le noyau des systèmes des anciens *physiologues* n'a jamais été une idée métaphysique, mais bien la conception générale que chacun d'eux se formait du monde, d'après l'ensemble de ses connaissances particulières. C'est seulement de ces conceptions concrètes qu'ils ont pu s'élever aux abstractions, encore insolites alors, qui sont devenues depuis le domaine propre de la philosophie, tandis que les savants spéciaux s'en désintéressaient de plus en plus... L'histoire philosophique doit donc être complétée par l'histoire scientifique, et celle-ci, loin de s'appuyer sur la première, doit être établie directement et par une méthode entièrement opposée ¹. »

¹ *Pour la science hellène*, p. 9, 10, 11.

Il faut lire l'ouvrage même de Tannery pour comprendre à quel point cette façon d'envisager les choses transforme et rajeunit l'histoire de la philosophie grecque, quel jour elle vient jeter sur certaines vues qui demeuraient incompréhensibles ou semblaient par trop étranges. Tel est le cas surtout pour l'école d'Elée ; les opinions qu'on a communément prêtées à Parménide, le sens dans lequel on a généralement interprété les argumentations de Zénon font place, dans le livre dont nous parlons, à une exégèse très différente et fort séduisante. Au lieu d'être les métaphysiciens paradoxaux qu'on s'était représentés jusqu'ici, les successeurs de Xénophane auraient été simplement les défenseurs, habiles et convaincus, du continu contre la théorie pythagoricienne, selon laquelle tout est nombre. Zénon, en particulier, n'aurait nullement prétendu démontrer, contre l'évidence sensible, que le mouvement n'existe pas ; il se serait, au contraire, appuyé sur l'évidence du mouvement pour réfuter le pythagorisme.

Nous ne disons pas que l'interprétation si habilement développée par Paul Tannery soit désormais au-dessus de toute discussion, ni que, même à la tenir pour convainquante dans l'ensemble, on ne puisse formuler quelque objection sur tel ou tel point spécial. L'auteur, si je ne me trompe, le reconnaissait lui-même. Un des plus précieux souvenirs que je garde du congrès de philosophie, tenu l'été dernier à Genève, est celui d'une conversation que j'eus le privilège d'avoir avec celui à la mémoire duquel ces quelques lignes sont consacrées. Groupe par groupe, les congressistes étaient accueillis dans les salons du château de Coppet, dont le comte d'Haussonville nous faisait aimablement les honneurs ; puis, groupe par groupe, nous nous répandions dans les allées du parc. C'est là qu'un heureux hasard me fit entrer en conversation avec deux personnes que je ne connaissais point ; nous nous présentâmes réciproquement : c'était M. et M^{me} Tannery¹. Quelle aubaine pour moi, lecteur enthousiaste de *Pour l'histoire de la science hellène* ! Quel plaisir de pouvoir dire à l'auteur de ce beau livre combien j'en avais joui ; puis, trouvant tant de bienveillance et de modestie en cet homme éminent, d'oser ajouter que certains points m'étaient restés obscurs, et que, notamment, son interprétation des fragments de Méliissus de Samos me laissait dans l'indé-

¹ Nous ne pensons pas être indiscret en nommant ici M^{me} Tannery, mentionnée d'une façon si touchante dans la préface de *Pour l'histoire de la science hellène*.

cision. « J'aurais, me répondit-il à peu près, plus d'une chose à modifier si jamais je republie ce livre. »

Je n'étais malheureusement pas de taille à pouvoir, de mémoire et pris à l'improviste, pousser au détail un entretien sur des textes difficiles. J'abandonnai le sujet pour parler de l'admirable édition des *Œuvres de Descartes*, que Paul Tannery dirigeait avec M. Charles Adam, depuis 1897. Avec quelle ardeur il en parlait ! Et quelle ne fut pas ma tristesse, lorsque, si peu de mois après, je vis arriver le septième volume de cette admirable collection avec ses deux premières pages encadrées de noir. De ces deux pages, que M. Adam a consacrées au souvenir de son précieux collaborateur, nous extrayons, pour conclure, les quelques mots que voici : « Paul Tannery et moi, nous ne nous connaissions pas, il y a dix ans ; nous ne nous étions jamais vus ; mais cette collaboration ne pouvait manquer de produire vite entre nous l'amitié... Quelle estime ne tardé-je pas à éprouver pour la haute probité scientifique de Paul Tannery ! Quel respect pour son impeccable conscience ! »

* * *

On a dit de **Marc Thury**, mort à Genève le 17 janvier 1905, que, dans notre époque de spécialisation à outrance, il ne s'était attaché exclusivement à aucune spécialité. Tout l'intéressait dans la nature, au milieu de laquelle il se promenait en poète et surtout en observateur sagace. Les nombreuses notes qu'il a publiées dans diverses revues (y compris le *Journal suisse d'horlogerie*), portent sur toute espèce de sujets. Un jour il calcule la force mécanique dépensée dans la marche, et constate que l'homme qui fait huit heures en plaine, à raison de six kilomètres l'heure, se trouve avoir déployé au terme de sa journée $2\frac{1}{3}$ fois la force nécessaire pour lancer un boulet de 24 avec une vitesse de 500 mètres à la seconde¹. Une autre fois, il résume pour la Société de physique et d'histoire naturelle de Genève, ses observations de huit années sur les hirondelles, qu'il a laissées nicher jusque dans son cabinet de travail ; et cette étude, bientôt publiée par le *Journal de Genève*, se transforme en une délicieuse brochure².

A l'amour du détail précis, au respect profond des méthodes

¹ *Archives des sciences physiques et naturelles* (Genève), 1858, p. 353 et suiv.

² Genève, 1889, in-12. Voir *Journal de Genève* des 30 et 31 juillet et des 1, 2 et 3 août 1889, et *Archives*, 1889, p. 269 et p. 276.

exactes, Thury joignait une curiosité vraiment philosophique, une volonté d'aller au fond des choses et de scruter, si ce n'est de résoudre toujours, les grands problèmes qui intéressent la destinée humaine d'une façon plus ou moins directe. Il signalait comme « un élément supérieur et légitime de notre nature, le besoin de connaître les choses par elles-mêmes et dans leur principe, indépendamment de toute application matérielle. L'expression la plus élevée de ce besoin est peut-être, ajoutait-il, le sentiment qui nous porte, en quelque sorte malgré nous, vers la recherche des origines¹. » Et dans cette recherche, Thury ne se laissait dominer par aucun préjugé d'école, par aucune mode du jour, par aucun mot d'ordre ; il était de ces « naturalistes indépendants, que les injures rouges ou noires ne peuvent atteindre². »

C'est ainsi que dès 1851, antérieurement donc aux publications de Naudin (1852), de Darwin (1859), de Kölliker (1864), il esquissait une hypothèse sur l'origine des espèces³, qu'il a reproduite quelques années plus tard⁴ en cherchant à montrer comment elle fait droit à ce qu'il y a de vrai dans le transformisme, sans venir se heurter aux mêmes objections que la théorie darwinienne. Cette dernière, supposant que les espèces sont le résultat d'évolutions lentes et continues, enlève toute netteté à la notion même d'espèce, notion qui correspond pourtant à une réalité manifeste ; en outre, selon les calculs approximatifs qu'on peut faire, il n'y a guère plus d'une douzaine de millions d'années que la surface de la terre est suffisamment refroidie pour être habitable aux organismes les plus élémentaires ; or, cette période est tout à fait insuffisante pour servir de cadre aux évolutions darwiniennes⁵. Thury, lui, pense bien que les êtres vivants sont sortis les uns des autres par évolution ; mais au lieu d'une évolution lente et continue, il admet des crises, qui se sont produites en certains moments spéciaux et telles que nous n'en observons point actuellement. « Un

¹ *Archives*, 1856, p. 234.

² *Archives*, 1882, p. 118.

³ Dissertation sur la nature du lien des Faunes paléontologiques successives, avec l'indication d'une nouvelle hypothèse sur ce sujet (*Archives*, juillet 1881).

⁴ Une hypothèse sur l'origine des espèces (*Archives*, 1882, p. 113, ssq.). Cet article, tiré à part en brochure, a fait l'objet d'un compte-rendu critique, de Ch. Secrétan, dans la *Revue philosophique*, 1882, p. 217 et ssq.

⁵ L'âge actuel des règnes organiques et la théorie de la descendance (*Archives*, 1898, p. 240, ssq.).

être qui ne vivrait que quelques semaines et qui durant ce laps de temps ne verrait que des hommes d'âge mûr, se douterait-il de la naissance et de la mort ? » C'est par une illusion analogue que, réagissant à l'excès contre la doctrine elle-même excessive de Cuvier, tant de naturalistes modernes se sont persuadés à tort qu'il n'y a jamais eu autre chose au monde que les lentes variations dont nous sommes témoins¹. Il est permis de supposer au contraire qu'en certaines circonstances les êtres vivants ont pu émettre des « germes » d'espèces nouvelles. Une analogie servirait d'appui à cette hypothèse. On sait que toute plante a deux façons de se reproduire : l'une par bourgeons (boutures, etc.), qui donne lieu à des individus dérivés identiques à l'individu premier ; l'autre, par accouplement et par graine, procédé plus complexe et plus souple, qui donne lieu, suivant les cas, à de nombreuses *variétés*. Rien n'empêche de supposer un mode de reproduction plus complexe encore que celui de la graine et qui entraînerait l'apparition d'espèces nouvelles. Cette « théorie des germes » a été à bon droit rapprochée de celle d'un autre Genevois illustre, Ch. Bonnet, et elle n'est pas sans analogie avec celle du plasma germinatif qu'a développée Weissmann². Mais peut-être faut-il surtout mentionner la parenté de la doctrine « crisiaque » de Thury avec la récente théorie des « mutations » de M. de Vries.

C'est probablement ses réflexions sur les « germes » spécifiques qui amenèrent Thury à ses recherches, à ses doctrines et à ses publications sur les moyens d'obtenir à volonté l'un ou l'autre sexe dans les races animales ou végétales : tentative hardie, à laquelle certains éleveurs de bétail apportèrent l'appui de leur témoignage, mais qui suscita aussi de nombreuses objections³. Nous n'avons pas à nous y arrêter.

¹ « Je me souviens d'avoir entendu L. Agassiz — raconte à cette occasion Thury — dire, à propos de Lyell, que si ce géologue eût passé les années de sa jeunesse au milieu des Alpes, au lieu d'avoir vécu parmi les collines paisibles de l'Angleterre, à cette époque de la vie où les idées dominantes se forment, Lyell serait venu dans la science avec de tout autres doctrines que celle du développement paisible de la terre » (p. 137).

² Nous empruntons ces rapprochements à un intéressant article de M. R. Chodat, sur *L'Œuvre de Marc Thury*, dans la *Gazette de Lausanne*, du 2 février 1905.

³ *Mémoire sur la loi de production des sexes, chez les plantes, les animaux et l'homme* (une brochure, Genève, 1863). Voyez aussi *Archives*, 1863, p. 91 ; 1864, p. 165, 223 ; 1865, p. 162.

Mais il faut dire quelques mots des idées développées par Thury sous ce titre : *Une hypothèse sur la force vitale*, dans une discussion soutenue contre le professeur Edouard Claparède devant la Société de physique et d'histoire naturelle de Genève¹, et reprises dans les dernières pages que notre auteur ait publiées : *Le déterminisme dans les sciences de la vie*². D'une façon qui rappelle beaucoup Claude Bernard (il y insiste lui-même), mais spontanément et par une voie toute personnelle, Thury s'était convaincu que la vie, avec ses phénomènes d'organisation, de reproduction, de restauration, ne peut s'expliquer entièrement par le jeu des forces mécaniques. A ces forces, principes d'action *constante*, soumises à la « loi du travail », selon laquelle elles ne sauraient ni se multiplier ni s'anéantir, viennent donc s'ajouter et se superposer des « actions directrices », — archétypes, schèmes, pensées divines, — qui se manifestent à nos yeux (et cela suivant un mode de développement *cyclique*) là seulement où elles trouvent à leur service les forces inorganiques nécessaires à cet effet. Reste à savoir comment des actions directrices, qui ne sont point au nombre des forces, peuvent incliner ces dernières. Thury présente à ce sujet quelques suggestions intéressantes, dans le détail desquelles nous ne pouvons entrer ici³.

Ainsi qu'il le remarque expressément, ce problème, qui revient à chercher « le mode d'action de l'esprit sur la matière », est identique à celui qui se pose concernant l'action de la liberté humaine au milieu du déterminisme général des êtres et des faits. Cette liberté, Thury l'affirmait énergiquement. « Nous sentons la liberté au tréfonds de notre être, disait-il ; on ne la démontre pas, si ce n'est en mourant pour elle⁴. »

Enfin, c'est toujours la même question qui se présente sous divers aspects, qu'il s'agisse de la providence⁵, des miracles et

¹ *Archives*, 1859, p. 164.

² Une brochure (Lausanne, 1904), qui comprend aussi : *Le déterminisme en médecine*, par J.-L. Mercier, docteur.

³ Voir p. 21-26 de la brochure indiquée dans la note précédente.

⁴ *Revue chrétienne*, 1899, I, p. 424.

⁵ « Si quelque homme a le vif sentiment qu'il vient d'être l'objet d'une grande délivrance, nous ne voyons pas ce qui pourrait l'empêcher, en toute sécurité intellectuelle, de rendre grâce à Celui qui peut diriger la suite des événements comme il lui plaît, sans même enfreindre les lois physico-chimiques qu'il a données au monde... Cet homme n'a pas plus de chances de se tromper intellectuellement que

même de la création. Les articles que Thury a consacrés à ces sujets dans la *Revue chrétienne* sont faciles à retrouver pour tous nos lecteurs ; nous ne les analyserons donc pas ici, non plus que son étude (parue dans le même recueil) sur la résurrection. Bornons-nous à rappeler qu'il y recourt, tout naturellement, à la théorie du « germe » indestructible et plastique, comme Ch. Bonnet dans sa *Palingénésie*.

Chrétien vivant, — duquel un de ses biographes a dit : « On ne pouvait entrer en contact avec cet homme excellent sans penser aux sept premières béatitudes du sermon sur la montagne¹ », — Thury ne s'intéressait pas seulement aux idées qui ont quelque rapport à la religion : il se préoccupait de la pratique de la justice au point de vue évangélique. Dans ses brochures : *Idées d'un naturaliste* (1889) ; *Le chômage moderne* (1895) ; *La question sociale considérée dans son principe* (1900), il se déclare nettement pour l'individualisme libéral (doctrine qui veut le maintien et le développement de la personnalité humaine), contre le socialisme, qui ne saurait laisser après lui, comme « dernier bouquet fané », que « l'applatissage des caractères »² ; mais, au nom même du libéralisme et du respect de l'individualité, Thury réclame l'abolition de la misère (car un homme sans pain n'est pas libre) et la suppression du parasitisme social. Il y aurait pour cela deux mesures essentielles à prendre. D'une part, comme on réclame aujourd'hui le service militaire de tous les citoyens valides, il faudrait exiger de tous leur quote-part de travail social ou civique, en vue de produire les choses « nécessaires » à la vie ; ce qui n'empêcherait pas qu'il ne restât à chacun beaucoup de temps libre dont il userait à son gré, soit pour le repos, soit pour des travaux qui lui plairaient et dont il tirerait profit selon les lois de la concurrence économique. D'autre part, il faudrait que la communauté se réservât la possession de tout le sol nécessaire à

d'autres qui, voyant les choses du dehors, nient toute possibilité d'une intervention supérieure. » (*Le déterminisme*, p. 28.)

¹ *Semaine religieuse*, de Genève, 21 janvier 1905.

² « C'est l'absence de définitions précises, jointe à un imparfait discernement, qui a permis à beaucoup d'hommes, dont les sentiments intimes sont individualistes, de se joindre sans réserves au parti socialiste. Ils verront plus tard qu'on les mène là où ils ne veulent pas aller. En attendant, ils combattent avec une armée qui n'est pas celle de la liberté et de la responsabilité morale. » (*La question sociale*, p. 26.)

l'exercice du travail social; ce qui n'empêcherait pas le reste de la terre d'être objet de propriétés privées.

Terminons par où nous eussions dû commencer peut-être, en donnant quelques indications biographiques. Marc Thury naquit, le 18 avril 1822, à Nyon, où son père était propriétaire d'un hôtel. A 16 ans, il enseignait déjà au collège d'Aubonne; il fut ensuite maître à celui de Nyon, puis à l'Ecole normale de Lausanne, puis professeur à l'Académie de la même ville. En 1845, il lui fallut, comme tant d'autres, chercher asile ailleurs. Après avoir vainement essayé de fonder à Neuchâtel un enseignement supérieur libre, il gagna son pain en allant, de Nyon, donner des leçons à Genève. Lorsque s'ouvrit dans cette ville, en 1848, l'Ecole secondaire et supérieure pour les jeunes filles, Thury y enseigna les sciences naturelles. Il succéda à Alphonse de Candolle, d'abord à titre extraordinaire (1851), puis à titre définitif (1854), dans la chaire de botanique de l'Académie de Genève, et institua alors un laboratoire, d'où sont sortis maints travaux, réunis en un *Bulletin* spécial. Il déposa ses fonctions de professeur en 1901. Technicien distingué, qui était considéré dans le monde entier comme un des meilleurs spécialistes en ce qui concerne, entre autres, les vis, Thury fonda avec de la Rive la Société genevoise pour la fabrication des instruments de physique, dont il a, jusqu'à son dernier jour, dirigé les travaux. Quand la mort l'a surpris à une heure avancée de la nuit, il était précisément engagé dans de longs calculs pour les ateliers de Sécheron, et son carnet de travail se trouvait encore devant lui.

Ph. BRIDEL.

BULLETIN

Il vient de paraître chez Georges Bridel & C^{ie} à Lausanne, la troisième et dernière livraison de la troisième édition, revue par M. ALFRED SCHROEDER, de *l'Épître aux Hébreux, les Épîtres catholiques et l'Apocalypse expliquées au moyen d'introductions, d'analyses et de notes exégétiques*, par LOUIS BONNET.

Cette livraison contient les deux dernières épîtres de Jean et celle de Jude, et surtout l'Apocalypse. Cette partie si importante du volume est un travail entièrement nouveau et qui clôt dignement la révision de ce bel et utile commentaire biblique, de nouveau maintenant au complet dans ses quatre volumes.
